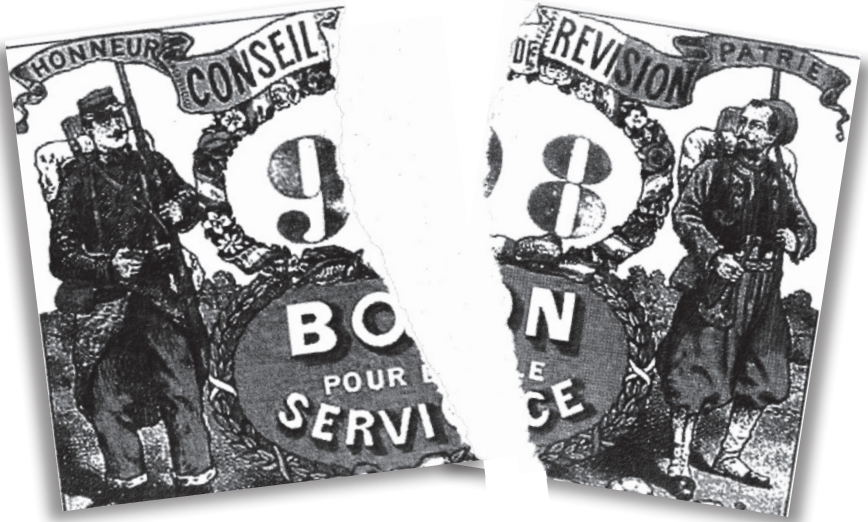


LE REFRACTAIRE



Un spectacle du Collectif 1984

de et avec Jacques Esnault

mise en scène : Marie Vennin

LE REFRACTAIRE

Chants et texte

Le spectacle « Le Réfractaire » est émaillé d'une dizaine de courts passages chantés, tirés de chansons de résistance, dont nous donnons le texte intégral, précédé d'une présentation succincte.

Ensuite vient le texte du spectacle, dans sa version écrite initiale, c'est-à-dire comme une nouvelle.

Puissent ces chansons nous donner envie de résister, d'exister, de chanter.

Sommaire

Contexte historique	5
Présentation des chansons du spectacle	6
Texte des chansons	7
Le Réfractaire texte	23



Contexte historique

L'histoire de Romain, protagoniste du spectacle « Le Réfractaire », se situe à une époque noire de la France. Napoléon, non content de rétablir l'esclavage, en 1802, soumet tout le territoire à un ordre policier, sous la direction du tristement célèbre Fouché. C'est que le peuple sort d'une période de révolution. Il faut tuer définitivement ses velléités de changement social. « Une bonne dizaine de guerres » feront l'affaire ! Napoléon impose la terreur à l'intérieur et des conquêtes incessantes à l'extérieur.

Les campagnes napoléoniennes sont grandes avaleuses de vie humaine. Les chiffres sont encore sujets à discussion, mais on parle de millions de victimes, dans ce qu'on peut appeler une guerre mondiale. Les informations contenues dans le spectacle sont toutes vraies, l'histoire même de Romain l'est. Si la pièce « Le Réfractaire » éclaire un trajet personnel, il est à remettre dans sa contextualité sociale et historique réelle : les conquêtes napoléoniennes ont occasionné de multiples résistances en France.

N'était-il pas vital, pour notre humanité, de refuser d'aller combattre de pauvres paysans pour le profit d'une poignée de nantis ? Comment ne pas se sentir de cœur avec tous ceux qui ont refusé de participer à ces campagnes destructrices ? Plus le temps passait, plus les résistances contre les guerres napoléoniennes se sont multipliées. De cela, on ne parle pas aux cours d'Histoire.

Un fort mouvement de désertion s'est développé, à partir de 1810, soutenu par une partie de plus en plus grande de la population. Mais le refus d'aller à la guerre n'est pas partagé par tout le monde. Romain sera d'ailleurs dénoncé par des gens de sa condition sociale. Il se trouvera toujours des esclaves pour aimer leurs chaînes et les coups de fouet !

Rappelons qu'en Espagne, la guerre napoléonienne a également occasionné d'incessants soulèvements, dont une insurrection à Madrid, en 1808.

Ce que Romain, ce garçon de dix-huit ans, nous montre, c'est que la résistance à cette société, sous le diktat de l'Economie, qui crée misère, peur, résignation quotidienne, fatalisme... est toujours d'actualité ! Romain est toujours vivant !

Présentation des chansons du spectacle

De tout temps, les hommes ont chanté. Depuis que les humains fredonnent avec les feuilles des arbres, qu'ils tapent sur des troncs creux... les hommes chantent.

Ils chantent toute leur vie, tout leur présent, toute la nature, dont ils sont. Ils chantent les mystères, la sérénité, le doute...

Au fil du temps, ils chantent leurs espoirs et leurs déboires aussi. Et leurs révoltes ! Et là... il y a rupture dans le consensus social. Tous les pouvoirs en place détestent qu'on se souvienne des résistances à leur oppression.

Un exemple : la destruction des Saz, instrument traditionnel en Iran et dans toute la région (sous différentes dénominations), ordonnée par le pouvoir des Imams, en Iran, au début des années '80, avait pour but de couper la mémoire du peuple de ses luttes ancestrales, chantées, dansées et accompagnées au Saz.

Dans le même ordre d'idée, souvenons-nous qu'au Chili, le gouvernement de Pinochet proscrit de nombreux instruments andins dans le but de censurer la « Nueva canción », socialement engagée, trop subversive à son goût.

Si nous prenons le 19^{ème} siècle en France, nous avons la chanson de Jean-Baptiste Clément, *Le Temps des cerises*, censurée, à partir de 1871, parce que les ouvriers y voyaient une évocation de la Commune de Paris. Or, la chanson date de 1866, soit quatre ans avant le début de la Commune.

Un autre exemple, au 20^{ème} siècle cette fois, est évocateur de la peur des puissants pour la mémoire de nos combats pour la liberté. Boris Vian écrit *Le Déserteur* (par pur hasard) le jour-même de la défaite de l'armée française, à Dien-Bien Phu (Vietnam), en mai 1954. Elle sera aussitôt interdite en France, jusqu'en 1962. Cette chanson, à la tumultueuse histoire, pourrait être comprise comme un hymne pacifiste. La censure lui a donné une grande dimension antimilitariste.

En Belgique, la seule chanson censurée fut celle de Claude Semal, *Hoboken* (1980), dénonçant la Société Générale et l'Union Minière, responsables directs de multiples cancers, dans cette région de Flandre.

Les chansons qui émaillent le spectacle « Le Réfractaire » sont d'essence révolutionnaire ou contestataire, quelle que soit l'obédience formelle de leurs auteurs, anarchiste, pacifiste, antimilitariste, socialiste... Toutes ces chansons ont connu des destins mouvementés. Passons-les en revue une à une, dans l'ordre de leur apparition, dans le spectacle.

Le pauvre conscrit

De cette chanson anonyme, tout ce que l'on sait, c'est qu'elle fut écrite en 1810, en pleine conscription napoléonienne.

Je suis-t-un pauvre conscrit
De l'An Mil huit cent dix
Je suis-t-un pauvre conscrit
De l'An Mil huit cent dix
'Faut quitter le Languedo, le Languedo, le Languedo
'Faut quitter le Languedoc
Avec le sac sur le dos !

L'Maire et Monsieur le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets,
L'Maire et Monsieur le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets
Ils nous font tirez-au sort, tirez-au sort, tirez-au sort,
Ils nous font tirez-au sort
Pour nous conduire à la mort !

Adieu donc mes chers parents
N'oubliez pas votre enfant !
Adieu donc mes chers parents
N'oubliez pas votre enfant !
'Crivez lui de temps en temps, de temps en temps, de temps en temps,
'Crivez lui de temps en temps
Pour lui envoyer d'l'argent !

Adieu donc mon tendre cœur,
Vous consolerez ma sœur,
Adieu donc mon tendre cœur,
Vous consolerez ma sœur,
Vous lui direz que Fanfan, oui que Fanfan, ben que Fanfan,
Vous lui direz que Fanfan
Il est mort en combattant !

Qui a fait cette chanson ?
En sont trois jolis garçons.
Qui a fait cette chanson ?
En sont trois jolis garçons.
Ils étaient tailleurs de bas, tailleurs de bas, tailleurs de bas,
Ils étaient tailleurs de bas,
Et maint'nant ils sont soldats !

Le déserteur

Le premier chanteur qui fit connaître cette chanson fut Mouloudji, d'origine algérienne, et nous étions en pleine guerre d'Algérie. A sa demande Boris Vian accepta, entre autre, de changer la fin, dont le dernier couplet disait : « Si vous me poursuivez... Prévenez vos gendarmes... Que j'emporte des armes... Et que je sais tirer ». Mouloudji chanta l'inverse : « ... Que je n'aurai pas d'arme... Et qu'ils pourront tirer » !

Monsieur le président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps.

Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir.

Monsieur le président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens.

C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserteur.

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants.

Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers.

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé.

Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins.

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens :

Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir

S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le président.

Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que j'emporte des armes
Et que je sais tirer.

La chanson de Craonne

Quand au bout d' huit jours, le r'pos terminé
On va rejoindre les tranchées
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le cœur bien gros comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette
On s'en va là-haut, en baissant la tête.

Refrain:

**Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau
Qu'il faut laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés.**

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain dans la nuit et dans le silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer,
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs viennent chercher leur tombe.

Refrain

C'est malheureux d'voir, sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font la foire.
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose;
Au lieu de s'cacher tous ces embusqués
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendre leurs biens, car nous n'avons rien
Nous autres pauvres purotins
Tous les camarades sont enterrés là
Pour défendre les biens de ces messieurs-là.

Nous reproduisons le commentaire d'un site anarchiste :

« En 1917, après le massacre du Chemin des Dames, où plus de 147.000 poilus ont été tués et plus de 100.000 blessés en deux semaines, les soldats se mutinent dans plus de 60 des 100 divisions de l'armée française. Ces révoltes furent très sévèrement réprimées, en particulier par Pétain : il y eut plus de 500 condamnés à mort. Cette chanson était interdite, et un million de franc-or plus la démobilisation immédiate furent promis à qui dénoncerait son auteur. Elle est restée anonyme.»

Cette chanson fut bien sûr interdite par l'Etat français... jusqu'en 1974 !

Sur l'air du refrain:

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront
Car c'est pour eux qu'on crève
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettr'en grève
Ce s'ra votr' tour messieurs les gros
De monter sur l'plateau
Car si vous voulez faire la guerre,
Payez-la de votr' peau.

La butte rouge

*Sur cette butte là y'avait pas d'gigolettes
Pas de marlous ni de beaux muscadins.
Ah c'était loin du Moulin d'la Galette,
Et de Paname qu'est le roi des patelins.
C'qu'elle en a bu du bon sang cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents !*

**La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin,
Qui boira d'ce vin là, boira l'sang des copains.**

*Sur cette butte là on n'y f'sait pas la noce
Comme à Montmartre où l'champagne coule à flots,
Mais les pauvr's gars qu'avaient laissé des gosses
Y f'saient entendre de terribles sanglot ...
C'qu'elle en a bu des larmes cette terre,
Larmes d'ouvriers et larmes de paysans
Car les bandits qui sont cause des guerres
Ne pleurent jamais, car ce sont des tyrans !*

**La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin,
Qui boit de ce vin là, boit les larmes des copains.**

*Sur cette butte là, on y r'fait des vendanges,
On y entend des cris et des chansons :
Filles et gars doucement qui échangent
Des mots d'amour qui donnent le frisson.
Peuvent-ils songer, dans leurs folles étreintes,
Qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers,
J'ai entendu la nuit monter des plaintes
Et j'y ai vu des gars au crâne brisé !*

**La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin.
Mais moi j'y vois des croix portant l'nom des copains...**

Montéhus, dans sa période révolutionnaire avait écrit une chanson, en 1905, La Grève des mères, qui avait été interdite. En 1914 hélas, il passe du côté des bellicistes. La butte rouge, également interdite, date de 1923. Retenons le nom d'un autre chansonnier contemporain, très engagé socialement, Gaston Coué.

Aux loups

Avec sa neige froide et blanche
La terre est d'un pâle de mort
Le loup tortillant de la hanche
Fait la chasse au gibier qui dort
Vite un bon feu de paille
Ou gare à la volaille

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

Plus de piquette dans la cruche
Plus de laine pour les fuseaux
Plus de farine dans la huche
Plus de chanson pour les berceaux
Si triste est la demeure
Que la marmaille en pleure

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

Il faut payer l'air qu'on respire
Payer, payer, toujours payer
On gruge comme sous l'empire
Le paysan et l'ouvrier
Et quand l'ouvrage manque
C'est du plomb qu'on nous flanque

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

La haute clique fraternise
On conspire au Palais Bourbon
Et le peuple qu'on tyrannise
Sert encore de chair à canon
Nous pleurons la misère
Et l'on parle de guerre

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

Il est visible que les traîtres
Qui pressurent les pauvres gens
Nous préparent de nouveaux maîtres
Pour nous reculer de cent ans
On bat la générale
Vive la sociale

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

Nous sommes sous la République
Mais tout est encore à changer
On fait beaucoup de politique
Et nous n'avons pas à manger
Tout ça, c'est pas nature
Et le peuple murmure

**Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup**

Cette chanson, peu connue, est écrite en 1884 par Jean-Baptiste Clément, auteur également du Temps des cerises et de La semaine sanglante.

Giroflé-Girofla

Le texte de cette très belle chanson nous le devons à la militante antinazie, Rosa Holt, en 1935.

Que tu as la maison douce
Giroflée Girofla
L'herbe y croît, les fleurs y poussent
Le printemps est là.
Dans la nuit qui devient rousse
Giroflée Girofla
L'avion la brûlera. (bis)

Que tu as de beaux champs d'orge,
Quelle moisson tu feras!
Ton verger de fruits regorge,
Le bon temps, c'est là...
Entends-tu ronfler la forge,
Giroflé Girofla?
L'canon les fauch'ra. (bis)

Que tu as la maison douce,
Le soleil entre là.
L'ombre y dort, la fleur y pousse,
L'bonheur y viendra.
Vois la nuit qui devient rousse,
Giroflé Girofla:
L'avion la brûlera. (bis)

Que tu as de belles filles,
Quelle fée les combla?
Dans leurs yeux où le ciel brille
L'amour descendra!
Sur la plaine on se fusille,
Giroflé Girofla:

L'soldat les violera. (bis)

Que tes fils sont forts et tendres,
C'est vraiment de beaux gars.
C'est plaisir à les entendre
A qui chantera.
Dans huit jours on va t'les prendre,
Giroflé Girofla:
L'corbeau les mang'ra. (bis)

Tant qu'on f'ra des militaires,
Soit ton fils, soit le mien,
On n'verra par toute la terre
Jamais rien de bien.
On t'tuera pour te faire taire
Par derrière, comme un chien,
Et tout ça pour rien. (bis)

Le triomphe de l'anarchie

Tu veux bâtir des cités idéales,
Détruis d'abord les monstruosités.
Gouvernements, casernes, cathédrales,
Qui sont pour nous autant d'absurdités.
Sans plus attendre, gagnons le communisme
Ne nous groupons que par affinités
Notre bonheur naîtra de l'altruisme
Que nos désirs soient des réalités

Refrain :

**Debout, debout, compagnons de misère
L'heure est venue, il faut nous révolter
Que le sang coule, et rougisse la terre
Mais que ce soit pour notre liberté
C'est reculer que d'être stationnaire
On le devient de trop philosopher
Debout, debout, vieux révolutionnaire
Et l'anarchie enfin va triompher**

Empare-toi maintenant de l'usine
Du capital, deviens le fossoyeur
Ta vie vaut mieux que d'être une [machine
Tout est à tous, rien n'est à l'exploiteur
Sans préjugé, suis les lois de nature
Et ne produis que par nécessité
Travail facile, ou besogne très dure
N'ont de valeur qu'en leur utilité

Refrain

On rêve amour au-delà des frontières
On rêve amour aussi de ton côté
On rêve amour dans les nations entières
L'erreur fait place à la réalité
Oui, la patrie est une baliverne
Un sentiment doublé de lâcheté
Ne deviens pas de la viande à caserne
Jeune conscrit, mieux te vaut désertier

Tous tes élus fous-les à la potence
Lorsque l'on souffre on doit savoir châtier
Leurs électeurs fouaille-les d'importance
Envers aucun il ne faut de pitié
Eloigne-toi de toute politique
Dans une loi ne vois qu'un châtiment
Car ton bonheur n'est pas problématique
Pour vivre heureux Homme vis librement

Refrain

Quand ta pensée invoque ta confiance
Avec la science il faut te concilier
C'est le savoir qui forge la conscience
L'être ignorant est un irrégulier
Si l'énergie indique un caractère
La discussion en dit la qualité
Entends réponds mais ne sois pas sectaire
Ton avenir est dans la vérité

Refrain

Place pour tous au banquet de la vie
Notre appétit seul peut se limiter
Que pour chacun, la table soit servie
Le ventre plein, l'homme peut discuter
Que la nitro, comme la dynamite
Soit là pendant qu'on discute raison
S'il est besoin, renversons la marmite
Et de nos maux, hâtons la guérison

Refrain

*C'est un chant qu'on doit à Charles
d'Avray, au début du 20^{ème} siècle.*

La vie s'écoule

Raoul Vaneigem, 1961

La vie s'écoule la vie s'enfuit
Les jours défilent aux pas de l'ennui
Parti des rouges parti des gris
Nos révolutions sont trahies

Le travail tue le travail paie
Le temps s'achète au super-marché
Le temps payé ne revient plus
La jeunesse meurt de temps perdu

Les yeux faits pour l'amour d'aimer
Sont le reflet d'un monde d'objets
Sans rêve et sans réalité
Aux images nous sommes condamnés

Les fusillés les affamés
Viennent vers nous du fond du passé
Rien n'a changé mais tout commence
Et va mûrir dans la violence

Brûlez repaires de curés
Nids de marchands, de policiers
Au vent qui sème la tempête
Se récoltent les jours de fête

Les fusils sur nous dirigés
Contre les chefs vont se retourner
Plus de dirigeants plus d'Etat
Pour profiter de nos combats

Les Canuts

Ce chant, immortalisé par Yves Montand, est d'Aristide Bruant, en 1910. Il exalte la misère et la révolte des ouvriers tisserands à Lyon, les Canuts, ceux dont les grandes luttes des années 1830-34 donnèrent une impulsion à l'organisation et la lutte de la classe ouvrière, en France.

Pour chanter Veni Creator
Il faut avoir chasuble d'or. (bis)
Nous en tissons pour vous
Gens de l'église,
Mais nous pauvres canuts,
N'avons point de chemises.

**C'est nous les Canuts
Nous allons tout nus.**

Pour gouverner, il faut avoir
Manteau et ruban en sautoir. (bis)
Nous en tissons pour vous
Grands de la terre,
Mais nous pauvres canuts,
Sans draps on nous enterre.

**C'est nous les Canuts
Nous allons tout nus.**

Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira. (bis)
Nous tisserons
Le linceul du vieux monde,
Car on entend déjà la révolte qui gronde.

**C'est nous les Canuts
Nous n'irons plus nus.**

L'Internationale

Cette chanson, écrite par Eugène Pottier pendant la semaine sanglante de mai 1871, se cachant des tueurs versaillais, est un hymne d'amour et d'espoir à l'humanité. Sa confiscation par le stalinisme ne dénature pas son vrai message et c'est légitimement que les travailleurs du monde entier s'identifient au programme contenu dans ses couplets.

*Debout, les damnés de la terre
Debout, les forçats de la faim
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la faim.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout, debout
Le monde va changer de base,
Nous ne sommes rien, soyons tout.*

*C'est la lutte finale;
Groupons-nous et demain
L'Internationale
Sera le genre humain. (bis)*

*Il n'est pas de sauveurs suprêmes
Ni Dieu, ni César, ni Tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes
Décrétons le salut commun.
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer tant qu'il est chaud.*

*L'État comprime et la Loi triche,
L'impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s'impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux
C'est assez languir en tutelle,
L'Égalité veut d'autres lois ;
«Pas de droits sans devoirs, dit-elle
Égaux pas de devoirs sans droits.»*

*Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la banque
Ce qu'il a créé s'est fondu,
En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.*

*Les rois nous saoulaient de fumée,
Paix entre nous, guerre aux Tyrans
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.*

*Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs,
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours.*

La Makhnovtchina

Makhnovchina, Makhnovchina,
Tes drapeaux sont noirs dans le vent.
Ils sont noirs de notre peine,
Ils sont rouges de notre sang.

Par les monts et par les plaines,
Dans la neige et dans le vent,
A travers toute l'Ukraine,
Se levaient nos partisans.

Au printemps les traités de Lénine
Ont livré l'Ukraine aux Allemands.
A l'automne la Makhnovchina
Les avaient jetés au vent.

Makhnovchina, Makhnovchina,
Tes drapeaux sont noirs dans le vent.
Ils sont noirs de notre peine,
Ils sont rouges de notre sang.

L'armée blanche de Dénikine
Est entrée en Ukraine en chantant,
Mais bientôt, la Makhnovchina
L'a dispersée dans le vent.

Makhnovchina, Makhnovchina,
Armée noire de nos partisans,
Qui combattaient en Ukraine,
Contre les rouges et les blancs.

Makhnovchina, Makhnovchina,
Armée noire de nos partisans,
Qui voulaient chasser d'Ukraine,
A jamais, tous les tyrans.

Makhnovchina, Makhnovchina,
Tes drapeaux sont noirs dans le vent.
Ils sont noirs de notre peine,
Ils sont rouges de notre sang.

Ce chant, devenu un standard anarchiste, est d'Etienne Roda-Gil, en 1961. Il traverse les âges et transporte ainsi notre héritage de lutte, par la voie orale, ancestrale.

Juillet 1936

Juillet 1936 dans les casernes catalanes

La mort bute sur les milices et le peuple compte ses armes
Dans les villages et les hameaux les paysans groupent les terres
En un seul et riche morceau et passe le vent libertaire

Je pense à vous vieux compagnons dont la jeunesse est à la douane
et pardonner si ma chanson vous refait mal à votre Espagne
Mais j'ai besoin de vous apprendre j'ai envie de vous ressembler
Je gueulerai pour qu'on entende ce que vous m'avez enseigné

**Donne-moi ta main camarade
Prête-moi ton cœur compagnons
Nous referons les barricades
Comme hier la confédération**

A quelques heures de Barcelone se sont groupés des menuisiers
Et sans patron tout refonctionne on sourit dans les ateliers
Sur la place de la mairie qu'on a changé en maternelle
Des femmes ont pris la blanchisserie et sortent le linge au soleil

**Donne-moi ta main camarade
Prête-moi ton cœur compagnons
Nous referons les barricades
Et la vie, nous la gagnerons**

Tandis que quelques militaires font leur métier de matadors
Des ouvriers, des ouvrières détruisent une prison d'abord
Là-bas, c'est la mort qui s'avance tandis qu'ici: Ah madame c'est l'Anarchie
La liberté dans l'espérance ils ont osé la vivre aussi

**Dame tu mano companero
I presta me tu corazon
Barricadas leventaremos
Como ahier la confederacion**

*Serge Utge-Royo a écrit
cette chanson, en 1976.*

Vingt ans

Pour tout bagage on a vingt ans
On a l'expérienc' des parents
On se fout du tiers comm' du quart
On prend l'bonheur toujours en r'tard
Quand on aim' c'est pour tout' la vie
Cett' vie qui dur' l'espac' d'un cri
D'un' permanent' ou d'un blue jean
Et pour le reste on imagine

Pour tout bagage on a sa gueul'
Quand elle est bath ça va tout seul
Quand elle est moche on s'habitue
On s'dit qu'on est pas mal foutu
On bat son destin comm' les brêmes
On touche à tout on dit: «Je t'aime»
Qu'on soit d'la Balance ou du Lion
On s'en balance on est des lions ...

Pour tout bagage on a vingt ans
On a des réserv's de printemps
Qu'on jett'rait comm' des miett's de pain
A des oiseaux sur le chemin
Quand on aim' c'est jusqu'à la mort
On meurt souvent et puis l'on sort
On va griller un' cigarette
L'amour ça s'prend et puis ça s'jette

Pour tout bagage on a sa gueul'
Qui caus' des fois quand on est seul
C'est ç'qu'on appell' la voix du d'dans
Ça fait parfois un d'ces boucans ...
Pas moyen de tourner l'bouton
De cett' radio, on est marron
On passe à l'examen d'minuit
Et quand on pleure on dit qu'on rit ...

Pour tout bagage on a vingt ans
On a un' rose au bout des dents
Qui vit l'espace d'un soupir
Et qui vous pique avant d'mourir
Quand on aim' c'est pour tout ou rien
C'est jamais tout, c'est jamais rien
Ce rien qui fait sonner la vie
Comme un réveil au coin du lit

Pour tout bagage on a sa gueul'
Devant la glac' quand on est seul
Qu'on ait été chouette ou tordu
Avec les ans tout est foutu
Alors on maquill' le problème
On s'dit qu'y a pas d'âg' pour qui s'aime
Et en cherchant son cœur d'enfant
On dit qu'on a toujours vingt ans ...

Cette chanson de Léo Ferré, de 1969, parle de cet âge magnifique qu'il est stupide de perdre à la guerre, quelle qu'elle soit.

La censure, abolie par la Révolution française, fut rétablie par Napoléon en 1810. Il fallait museler les réactions grandissantes contre ses guerres incessantes et les millions de morts.

Beaucoup de chansons contestataires de cette époque sont restées anonymes. La raison principale est le grand danger à en revendiquer la paternité. Pensons à la sulfureuse *Carmagnole* (1792), aux multiples versions, devenue l'hymne des Sans-culottes. Par contre nous connaissons l'auteur du vigoureux *Ca ira, ça ira, ça ira !* (1790), Ladré. Nous mettons en annexe deux chansons anonymes *La Complainte de Mandrin*, (1755), et *Le Soldat mécontent* (18^{ème}).

Il est enfin un pendant aux chansons engagées, les chansons d'Etat ! Un des exemples les plus connus est *Le chant des partisans*, chantre, à l'image de son auteur, Joseph Kessel, de la résistance nationaliste française, toutes fractions politiques confondues dans la haine de l'occupant. Plus de classes sociales, plus d'exploiteurs, rien que des ennemis ! La confusion est immense, jusqu'aujourd'hui, où ce chant se trouve hélas au répertoire de nombre de groupes engagés.

Mentionnons deux chansons antimilitaristes, qui ont fait date, en France : *Quand un soldat* (1952, chanson interdite elle aussi) de Francis Lemarque et *Parachutiste* (1972) de Maxime Leforestier.

Partout, toujours, les hommes ont chanté leurs révoltes. Les chanteurs qui ont colporté, par conviction, ces traditions de résistance, de lutte, l'ont parfois payé de leur vie, d'années de prison, de torture... de misère souvent.

Mais aussi, quand les humains se lèvent et chantent leurs combats, ils nous donnent des chansons qui reviennent de lutte en lutte, de siècle en siècle, à l'instar de cette belle chanson anarchiste, *El paso del Ebro*, composée à l'origine en 1808, en Espagne, contre l'envahisseur français et réactualisée pendant la guerre civile, en 1936.

La Complainte de Mandrin

Nous étions vingt ou trente
Brigands dans une bande
Tous habillés de blanc
A la mode des, vous m'entendez . . .
Tous habillés de blanc
A la mode des marchands.

La première volerie
Que je fis dans ma vie,
C'est d'avoir goupillé
La bourse d'un, vous m'entendez. . .
C'est d'avoir goupillé
La bourse d'un curé.

J'entrais dedans la chambre,
Mon Dieu, qu'elle était grande !
J'y trouvais mille écus,
Je mis la main, vous m'entendez. . . .
J'y trouvais mille écus,
Je mis la main dessus.

J'entrais dedans une autre,
Mon Dieu, qu'elle était haute !
De robes et de manteaux,
J'en chargeais trois, vous m'entendez. . . .
De robes et de manteaux,
J'en chargeais trois chariots.

Je les portais pour vendre,
A la foire en Hollande.
J'les vendis bon marché,
Ils ne m'avaient rien, vous m'entendez. . . .
J'les vendis bon marché,
Ils ne m'avaient rien coûté.

Ces Messieurs de Grenoble,
Avec leurs longues robes,
Et leurs bonnets carrés,
M'eurent bientôt, vous m'entendez. . . .
Et leurs bonnets carrés,
M'eurent bientôt jugé.

Ils m'ont jugé à pendre,
Ah ! c'est dur à entendre !
A pendre et étrangler,
Sur la place du, vous m'entendez. . . .
A pendre et étrangler,
Sur la place du marché.

Monté sur la potence,
Je regardais la France,
J'y vis mes compagnons,
A l'ombre d'un, vous m'entendez. . . .
J'y vis mes compagnons,
A l'ombre d'un buisson.

Compagnons de misère,
Allez dire à ma mère,
Qu'elle ne me reverra plus,
J'suis un enfant, vous m'entendez. . . .
Qu'elle ne me reverra plus,
J'suis un enfant perdu

Le Soldat mécontent

Dès le matin au point du jour
On entend ces maudits tambours (bis)
Qui nous appellent à ce noble exercice
Mais toi pauvre soldat
C'est ton plus grand supplice

Les caporaux et les sergents
Vous font aligner sur deux rangs (bis)
L'un dit «Recule» et l'autre dit «Avance»
Et toi pauvre soldat
Faut prendre patience

Si l'argent du prêt est mangé
Il ne faut pas s'en étonner (bis)
Les caporaux s'en vont boire de la bière
Et toi pauvre soldat
Va boire à la rivière

La patience nous la perdrons
Si jamais en guerre nous allons (bis)
Ah ! Si jamais nous allons en campagne
De bons coups de fusils
Paieront les coups de cannes

La campagne elle est arrivée
Mon capitaine j'ai tué (bis)
Mon lieutenant et mon sergent sans doute
Soldats et caporaux
L'armée est en déroute

Qui qu'a composé la chanson
C'est un tambour du bataillon (bis)
C'était un soir en battant la retraite
En pensant à sa mie
Que toujours il regrette

LE REFRACTAIRE

Texte

Bonjour petite araignée. C'est moi, Romain, ton ami. Tu te souviens ? Ca fait longtemps. Dix ans ? Déjà ? Ils arrivent au village, à Etretat. Avec les tambours ils nous appellent, et tous rappliquent. Quittent champs, barques, maisons, oui, tous rappliquent vers les tambours et les gendarmes. Dans l'air salé de cet après-midi d'octobre 1811. Je m'en souviens toujours. Les roulements de tambours lancinants, réguliers, nous disent : approchez, vous n'y pouvez rien, il faut la faire, tous les jeunes doivent la faire, approchez, tous les jeunes... Le son du tambour c'est magnétique, ça obsède, ça rassure, ça hypnotise. Oui, tous rappliquent.

Le cercle se fait autour du sergent recruteur et de Monsieur le maire. Il y a là les douze gars de dix-huit ans d'Etretat : Mathurin, Ernest, Hypolite, Juste, Anatole, le gros Prosper, Jean-Marie, Blaise, le fils du notaire, Loïc, Pelot, Philibert... et moi... tous mes copains, mes frères en misère, en souvenir d'enfance, en labeur, en anxiété. Les parents sont là. Les amis, les voisins. Même ceux, nombreux, qui n'ont plus de fils. Les visages sont fermés. Les bouches aussi, d'habitude ouvertes aux mots de tous les jours : Hè, Romain, la pêche a été bonne ? Fais voir... Dis donc la Georgette, pas encore mariée ?... Salut René, tu me mets un pain de côté pour ce soir ?... Bonjour Madame Léontine, vous en avez de belles roses !... Alors Blanche, des nouvelles de vot'Pol ? Non ?

Le cercle est formé, les tambours s'arrêtent. Seul le vent continue de vivre normalement. Les gendarmes fument un peu plus loin, leurs fusils entre les jambes. Pas concernés. Parlent bas.

Le sergent recruteur retire son chapeau. Pour nous saluer ? Pour dire, mesdames et messieurs, chapeau ! Belle assemblée, beau cercle, belle qualité d'écoute, sublime attention. Et puis soudain sort un lapin blanc de son chapeau et tout le monde salue et crie, le silence est brutalement rompu par la liesse populaire, on frappe des mains, on braille, on rigole franchement, après toute cette tension... Non, pas de lapin.

Dans le chapeau, le sergent a mis des billets numérotés de un à douze. Les numéros de un à six, sur des billets rouges pour qu'on les reconnaisse bien, partent à la guerre, les autres, de sept à douze, sur des billets bleus, restent au pays. La faucheuse n'a besoin que d'une partie du village. Ainsi en ont décidé le maire et le sous-préfet. Le sergent exhibe les billets. On respire à peine, le vent semble respirer pour tout le monde. Faire une respiration collective, un prix de groupe, parce

que tous ont les yeux rivés sur le chapeau, sur les billets qui gisent au fond du chapeau et qui attendent la main tremblante, hésitante, ou franche... comme la peur. Les yeux et la vie tendus vers le chapeau maudit.

Rouge, c'est la guerre, bleu, c'est la vie. Rouge comme le sang, bleu comme le ciel. Rouge, tu es perdant, bleu, gagnant... tu as un répit... jusqu'à la prochaine fois, le prochain enrôlement forcé ! Rouge, tu vas grossir les rangs de la Grande Armée, celle de Napoléon Bonaparte et tu pars pour la campagne d'Espagne qui s'éternise. Bleu, tu couches dans ton lit ce soir et peut-être que la guerre finira avant qu'une autre conscription vienne rafler ta jeunesse et tes espoirs. Rouge tu pleures, bleu tu ris.

“L'Maire et Monsieur le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets, (bis)
Ils nous font tirez-au sort, tirez-au sort, tirez-au sort,
Ils nous font tirez-au sort,
Pour nous conduire à la mort !”

Ernest, c'est son tempérament, avance franchement vers le sergent recruteur, plonge sa main dans le chapeau, sort un billet : rouge ! Un murmure fait frissonner l'assemblée. Ernest regarde le billet comme s'il y avait erreur, comme s'il n'avait pas prévu cette éventualité, comme si la guerre lui chuchotait à l'oreille : ce n'est rien, c'est le destin... comme si cela pouvait le consoler. Petite araignée, reste, ne t'en va pas, je t'en supplie, le moment est atroce. Philibert aussi tire le mauvais numéro ! Il pleure doucement dans les bras de sa maman. Ses cent kilos de muscles de marin pleurent toutes les larmes de son corps de marin de cent kilos de joie, de force, d'amour, de pêche, de puissants et bons efforts, de matins venteux, de poissons brillants, de cidre, de bière, de filles.

Mathurin, lui, tire le bon numéro ! Il pleure de joie, il pleure dans les bras de sa maman qui pleure de joie, son fils ne partira pas, ils ne lui prendront pas. Pas aujourd'hui.

Blaise, poussé par son père, s'avance, hésite, triture les billets. Le sergent s'énerve. Enfin, il soulève avec peine sa main lourde d'un rouge destin et la replonge aussitôt, à la recherche d'un coin de ciel bleu. Le sergent l'interrompt brutalement et lui colle son billet rouge dans la main. Blaise s'en va pleurnicher dans les jupes de son père, qui le repousse.

Pelot, lui, tire le bon numéro... mais quoi ?, le père de Blaise s'avance discrètement vers ses parents, leur parle à l'oreille, je n'entends pas, mais je devine ce qu'il leur dit, va :

- Vous comprenez, mon fils n'a aucune chance, à la guerre, il n'aura pas la force.
- Et le mien, et mon Pelot ?
- Pelot c'est un solide, un pêcheur, un gaillard, il reviendra.
- Mais...
- Je lève l'hypothèque sur la maison, ça vous va ? Vous y gagnez !

- J'perds un fils.

- C'est à prendre ou à laisser, mais si vous laissez, je vends la maison.

Blaise, son père, c'est le notaire d'Etretat. Il achète son billet bleu aux parents du Pelot. Tout le monde a compris. La bonne affaire réglée, Blaise et son père jettent un regard entendu au maire, et puis s'en vont, le dos voûté, vite, comme après un larcin, une mauvaise action. Le père de Blaise en est déjà à son deuxième coup. L'an passé, en 1810, il a racheté son numéro aux parents du Guido. Qui n'en est toujours pas revenu. Pardonnez-nous, notables, de n'être que de pauvres pêcheurs, des mauvais numéros.

- Au suivant !

C'est moi, petite araignée. Ne remue pas comme ça, tu me chatouilles. Je m'avance et je tends la main vers le chapeau. Un regard au père. Si je pars, il va rester seul, comment va-t-il s'en sortir ? Ma main palpe, évaluée. Tant pis, je me lance. Rouge !

« Je ne veux pas la faire,
je ne suis pas sur terre,
pour tuer de pauvres gens... »

Non, je la ferai pas !

Hyppolite, Juste, Anatole... bleu, le répit... le gros Prosper qu'a une maladie de cœur, qui tiendra pas un mois... rouge, le dépit... Jean-Marie... bleu, Loïc... rouge, hier encore on était à la pêche ensemble, même que dans notre filet, on a retiré une godasse, une chaussure de femme ! Ah, tu parles si on a rigolé, on s'imaginait une femme-poisson, une femme superbe qui viendrait vers nous en chantant doucement, du fond de l'eau, les yeux doux et pas frileuse avec ça ! Loïc... rouge, non, ne pars pas, vieux frère, mon pote, la femme-poisson nous attend, qu'est-ce qu'elle va faire sans sa chaussure, sans nous, qu'est-ce qu'elles vont faire les femmes au village ? Les filles de notre âge ? Tu te souviens ? Non ne pars pas, Loïc. La femme-poisson, on l'a pas rêvée quand même, elle existe, elle nous a envoyé un message... Loïc, rouge, dépit.

Le vent se lève, les gendarmes se relèvent, agacés par les pleurs et certains regards en coin. Les billets rouges envient les bleus et les femmes risquent bien de foutre le bordel, comme à Dieppe, la semaine dernière où ils ont tiré dans le tas pour disperser l'émeute.

- Allez, reculez... les billets rouges par ici, avec le livret militaire. Les autres rentrez chez vous, pas d'histoire. Reculez, je vous dis. Allez la mère, allez chialer plus loin. On n'y peut rien, c'est le hasard !

Les gendarmes emmènent leur lot de mécontents. Mais résignés. Recrues pour partir à la guerre. Pauvres conscrits de l'an 1811.

J'veux pas la faire, c'est décidé et depuis longtemps. L'empereur, je l'emmerde ! Et toutes ses guerres avec. Aller casser de l'Espagnol, j'en ai rien à foutre. Ils m'ont rien fait moi, les Espagnols, tiens je les aime même ! Il paraît que la guerre d'Espagne a déjà causé des centaines de milliers de morts. C'est Bertrand, un déserteur de Fécamp qui m'a raconté... A Saragosse, la population a été ignoblement massacrée : 50.000 morts, un bain de sang ! Les Espagnols, c'est des fiers. Ils se sont défendus, rue par rue, maison par maison, pièce par pièce, ils se sont défendus au fusil, au couteau, avec des pierres, avec les dents. Même les généraux français étaient admiratifs. Ça les a pas empêchés d'égorger tout le monde ! Alors, moi, je me vois pas étripier un gars de mon âge, un caillou à la main prêt à défendre sa femme et ses gosses. Moi, Romain, je suis pêcheur, comme mon père, depuis tout petit, c'est tout ce que je sais faire. Et rêver aux femme-poissons avec Loïc.

«Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes,
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.»

Le vent amène une petite pluie froide. Un gendarme tire un coup de feu, en l'air, pour en finir avec les troubles. Ça arrive de plus en plus souvent. Dame, les gens en ont marre.

- J'veux pas la faire !
- Je sais. Viens.

Mon père et moi on se comprend. Le père, il cause pas beaucoup, mais il a un regard, un regard... tiens j'te le fais. Ah, tu vois, t'es pas fière. On marche le long de la falaise. Sans parler. La décision était prise. On en discutait, des fois. On suit ce chemin oublié, cette rainure dans la roche, ce pli dans le paysage, pour arriver ici, chez toi, petite araignée. A peine une grotte, une encoche dans le temps.

J'ai froid. Je pense aux copains qui sont partis. Les sergents, brutes à demi humaines, qui leur gueulent dessus... mes copains, des mauvais numéros ! Qu'est-ce qu'on va faire de vous ? Des tueurs innocents. Des soldats... Il paraît que l'Empereur vous appelle sa chair à canon.

« C'qu'elle en a bu du beau sang cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents ! »

Tu te souviens de Philistin ? Il s'était coupé l'index de la main droite pour ne pas être repris sur les listes. Pfuut ! Incapable de tirer au fusil. Réformé. Et Germain ? Marié avec Gabrielle, vingt-cinq ans de plus que lui. Une veuve de son fils et de son mari, morts au champ d'honneur. Exempté, le Germain, chargé de famille. Et Rodolphe, enfui dans la forêt, avec sa peur. Recherché... avec sa peur...

Un an... un an ! On a vécu un an ensemble, ma petite araignée. Tu t'en souviens ? Araignée du soir, espoir, du matin, chagrin, du midi... du midi... réponds-moi, tu ne réponds jamais, tu m'écoutes, c'est tout. Qu'est-ce qu'il y a dans ta petite tête d'araignée ? Un an sans parler à personne ! Réponds-moi ! Non, ne pars pas, excuse-moi, je sais que tu n'aimes pas que je crie, mais des fois c'est plus fort que moi. J'veux pas la faire ! J'veux pas la faire !... Oh, t'as raison, des fois que les pêcheurs nous entendraient...

Dis, tu te souviens de mon rêve ? Mais si, celui qui revenait, sans cesse. Je suis soldat au front, le bruit est infernal, la fumée m'isole de mes compagnons et je tire, tire furieusement, tire dans tous les sens, l'ennemi est là qui me guette et je tire, les uniformes tombent comme des mouches, et soudain le canon se tait, et je continue à tirer sur mes propres camarades, en silence, je tire. Je me réveillais toujours en sursaut, gelé. Tu t'en souviens ? Un an.

Ah, le panier. Au bout de cette fine corde, ce fil qui me relie au monde extérieur... mon père, présence muette et régulière. Et dans le panier, de quoi prolonger, encore une nuit, un jour, ma réclusion volontaire. A peine. Encore des patates, du pain, du petit bois. J'en ai marre des patates, papa, tu m'entends, j'en ai marre, je veux remonter, je veux vivre, manger une omelette, une omelette aux lardons, une omelette aux champignons, aux poissons, au couillon, au couillon que je suis, une omelette au couillon, papa, remonte-moi, viens me chercher, je suis prisonnier ici... je veux la faire, je veux aller à la guerre, en finir, je veux casser du boche, de l'espingouin, du bougnoul, du niaqué, du ruskoff, du négro et du rital... je veux ma part de gloire, papa, rouler sur le corps des filles ennemies pour leur faire passer le goût du pain, papa, des patates, des filles-du pain-des patates... je veux apprendre à boire et à pisser comme un homme, un vrai, pas un couillon terré dans un trou, toléré par le vent... je veux chanter des chants virils : tiens, t'auras du boudin, t'auras du boudin, t'auras du boudin, j'en ai marre des patates. Papa, remonte-moi. Je veux rejoindre l'anonymat du troupeau, papa, pas celui de ma grotte. Mais réponds-moi bon dieu. Tu vois pas que je vais crever ici ? Tout le monde m'a oublié, tu penses, je suis pas si important que ça. Mòssssieur Romain, il est pas le centre du monde. Il se prend pour qui, Mòssssieur Romain, hein ?, il refuse de la faire, tiens donc, il se croit supérieur aux autres, Mòssssieur Romain ?

Non, je suis pas meilleur, mais je veux pas la faire. Papa, tu sais pas écrire, mais je sais que tu me parles. J'ai l'oreille fine:

- Mon fils, je suis fier de toi.

- Je sais, papa. Mais...

- Je suis avec toi, on est ensemble, Romain. On est Un.

- Je sais.

- Ta mère aussi, elle aurait été fière de toi. Des fois devant la cheminée, je prends mon accordéon, et on danse ensemble, à trois, ta mère et toi.

- Mais... maman, elle... papa, ça va aller, tu sais. Ça fait trois nuits que tu n'es pas venu. Tu étais malade ?

-
- C'est rien, Romain. Tu me rends plus fort, tu nous rends tous plus forts, plus généreux. Tu n'es pas tout seul, Romain. Le monde entier te regarde.
 - Oui, les pêcheurs doivent se demander pour les feux, la nuit. Pourvu qu'ils en parlent pas autour d'eux. T'as des nouvelles ?
 - Il paraît que la campagne d'Espagne est plus dure que prévue.
 - Et les gars du village, ils sont revenus ?
 - Tu parles ! La voisine, Berthe, est tombée folle. Elle chantonne toute la journée et refuse de se nourrir.
 - C'est la douleur, papa, c'est la douleur. Mais ici, ça va. Et toi, tu penses à toi, hein ?
 - Allez, je reprends le panier.
 - Papa ?
 - Oui ?
 - Je suis toujours ton enfant ?
 - Oui.
 - Mais... je suis toujours un enfant.
 - Oui, Romain... oui.

Petite araignée, est-ce que je suis fort ? Hein, non, que je suis pas fort ? Je poursuis un fantôme, égaré sur un vague chemin, sans issue, obsédé, somnambule, possédé, crispé sur ma décision imbécile, irréflichtie. Je suis un faible, en fin de compte. Je tourne en rond, tourne, tourne, tournant vers moi-même... un miroir menteur. Pendant un an.

Les galets, en bas, je les entends :

- Romain, nous sommes fiers de toi.
- De moi ?
- Oui, de toi. Regarde, nous les galets, nous allions la dureté de la pierre à la douceur de nos arrondis. Nous sommes un paradoxe minéral.
- Ouah ! Comme vous parlez bien... pour des galets ! Mais qu'est-ce j'ai à faire avec vous, moi ?
- Ta solitude est une réunion, ton refus est une affirmation, ton silence, un cri, ta singularité, universelle.
- Je comprends rien !
- Tu n'en as pas besoin. L'Histoire se reconnaît en toi. Tu cristallises, comme nous... tiens, à propos, sais-tu pourquoi les garçons nous jettent instinctivement dans la mer ?
- Pour faire des ricochets.
- Non, Romain, ils se jettent à l'eau, ils se projettent, ils quittent le milieu familial, ils partent à l'aventure, gonflant leur voile intérieure, ils vont rejoindre leur destinée, ils s'élancent avec ardeur et sans se retourner.
- Rien que ça ?
- Nous, nous retombons au fond de l'eau, mais eux, leurs yeux brillent longtemps encore de nos rebonds. Nous sommes des passeurs, des traits d'union, nous permettons... mais toujours, nous

revenons, nous, roulés dans la farine par l'écume, victimes de notre destin côtier, eux pas! Ils se sont élancés, et la plus belle des fois, la première !

- Comprends pas !

- Tu n'en as pas besoin. Toi, par ton geste, tu t'es lancé dans une aventure, et sans bouger, tu remues des siècles d'apathie. Tu ne reviendras pas sur ta décision, toi ! Nous t'envions.

- Hé, les galets, la nuit vous reflétez/

- Chuuuuuuut, Romain, c'est un secret, tu ne dois pas le dévoiler. Il faut, pour nous admirer, payer de sa personne.

J'ai l'oreille fine. Je les entends les mégères, au lavoir:

- Il paraît qu'il y a un esprit dans la falaise !

- Un esprit ? Seigneur !

- Un démon, un diable, une présence, quoi.

- Et ça fait du feu !

- Vous croyez aux fantômes, vous, Jeanine?

- Croire, croire, je crois c'que je vois, et mon Francis, il les a vus, lui !

- Si c'est pas malheureux.

- Qu'est-ce qu'on va devenir ?

- A propos, Blanche, vot'Pol, toujours pas de nouvelles ?

- Non. Mais j'y pense, c'est peut-être pas un esprit, c'est peut-être bien... un réfractaire !

- Un tire-au-flanc ?

- Pendant que nos gars payent l'impôt du sang, Monsieur se la coule douce.

- Si c'est pas malheureux.

- Il faut aller aux gendarmes, et vite.

Les gendarmes ne croient pas aux esprits, eux, mais aux réfractaires, oui. Il y en a de plus en plus, en France, actuellement. Tu sais petite araignée, les jeunes ne veulent plus partir, ils désertent par milliers ! Et quand on les reprend on les emmène, enchaînés, dans des camps de concentration. La campagne d'Espagne même pas terminée, ils en ont entamé une autre, en Russie. A mort l'empereur !, A bas la conscription !, entend-on de plus en plus souvent. Tu te rends compte ? A mort l'empereur !

Les gendarmes, je les entends jubiler :

- Celui-là on le tient, il pourra pas aller ben loin.

- Tu me l'laisses, Fernand, c'est mon tour.

- Si tu l'rates, tu payes la tournée... ah, ah, ah...

Les gendarmes font comme toi, petite araignée, ils tissent une toile autour de moi, pour me dévorer à l'aise. Mais toi c'est pour te nourrir, alors qu'eux... les gens vont réagir, ils vont me défendre, affronter les gendarmes, je vais pouvoir sortir, courir, je pense à courir, petite araignée, courir éperdument, à perdre mon souffle, mais à Etretat, c'est le vent qui nous respire, du souffle

on en a à revendre, alors je cours dans les champs, sur la plage, dans l'eau froide et je hurle au vent ma joie d'être libre...

- Rends-toi, canaille !

Rends-toi, canaille... c'est les premiers mots que j'entends depuis un an : Rends-toi, canaille. Mes frères humains, parlez-moi, dites-moi des mots humains, dites-moi : tu ne manques de rien ?, Romain, tu veux pas qu'on te descende du cidre bouché, des crêpes ?, veux-tu qu'on vienne jouer aux cartes avec toi ?, à propos, Romain, tu as le bonjour de la femme-poisson... frères humains, dites-moi des mots d'amour, pas... rends-toi, canaille.

C'est quoi, canaille ? Je veux pas la faire, c'est tout, j'ai payé, non ? J'ai payé ma dette d'une année à la société. Nos pères se sont battus en 89 contre les privilèges. La révolution nous a redonné de l'espoir, à nous les petits. Et depuis, ils nous la font payer. Ils nous traitent de canaille si on refuse de faire leurs guerres. Alors, j'ai emprunté la voie soufflée du large, salée, qui leur porte un vigoureux :

- Vive 89 ! A mort l'empereur ! A bas la conscription !

- Ah, c'est comme ça, attends un peu. Caporal, descendez lui régler son compte. Il nous le faut mort ou vif ! Ordre du sous-préfet.

Une corde ? Et au bout de cette corde, un gendarme qui descend, pas fier, avec son grand fusil qui le gêne. Alors, je lui sonne les cloches, je te le balance, l'caporal, je lui fais embrasser la falaise, allez un bisou, et encore un bisou, ah, il faut l'entendre gueuler. La frousse de sa vie, l'caporal. Un gendarme c'est courageux quand c'est du bon côté du fusil, quand ça tire sur des gens désarmés, mais d'homme à homme, ça vaut pas un clou. Ah, qu'est-ce qu'on s'amuse, hein, petite araignée ?

Ils tentent l'escalade, par la plage ? Mais je les attends, moi Romain, avec mes galets chéris, tout ronds, tout gris, lourds de leur présence millénaire sur nos côtes, et je vise bien, surtout sur des gendarmes.

- Empotés ! Approchez, mes mignons, venez goûter à mes galets !

Tu te rends compte, petite araignée, une année d'inactivité complète et, d'un coup, toute cette agitation. Je sens mes muscles revivre. Je me sens revivre tout entier. Et j'entends les gendarmes me maudire. Un de ces salauds est sérieusement blessé.

Alors, ils se calment. Attendent. Font le guet. Interdisent la zone aux curieux. Tentent de m'affamer, de m'assoiffer. Ordre du sous-préfet... Un jour, deux jours, trois jours, quatre jours. De temps en temps, un coup de fusil, pour m'empêcher de dormir. Parfois, ils me donnent des nouvelles de ma famille :

- Ton père est avec nous, Romain. Si tu te rends pas, c'est lui qui va prendre ta place à la guerre. T'as pas honte ? Espèce de lâche !... T'as pas trop faim, Romain ? Ton père, lui, il mange des coups de crosse, il adore ça... Tu sais que tu pues jusqu'ici ? Charogne !

"Il faut payer l'air qu'on respire
Payer, payer, toujours payer
On gruge comme sous l'empire
Le paysan et l'ouvrier

Et quand l'ouvrage manque
C'est du plomb qu'on nous flanque
Eh ohé les gens de chez nous
Au loup, au loup."

Les mouettes. Le cri des mouettes. Je ne sais pas si tu l'entends, petite araignée, mais moi, je le hais ce cri ! Ce cri répété, inutile, lancé à contre-vent, pour quoi faire ?

- Mais ce sont des notes !
- Des notes ? De la musique, pendant que vous y êtes !
- Oui c'est ça. Nous participons de la symphonie du monde. Sans nos cris, les côtes seraient tristes.
- Mais moi je serais heureux. Ah, vous pouvez bien me regarder de travers avec vos têtes de linottes.
- Pourquoi faut-il que tu t'emprisonnes pour te libérer ?
- Foutez-moi la paix ! Mais qu'est-ce qui m'a fichu d'une mouette philosophe.
- On dirait que tu regrettes ton acte, que tu veux faire machine arrière. Rends-toi, alors !
- Ca y est, ça recommence... Je ne regrette rien !

Heureusement, on est aux grandes marées. Le soir, les gendarmes doivent quitter la faction, en bas, sur la plage et laisser l'océan retrousser sa Manche. L'eau vient lécher la falaise, haut, plus haut, jusqu'à mon secours. Je suis sa progression de soir en soir. Je la vois faire des efforts, par vagues. Que j'entends, proches :

- Romain, nous, vagues, sommes des reines. Si on ne nous arrête pas, demain, nous recouvrons la plaine. Cette falaise fait sa fière, mais elle ne nous fait pas peur. Nous sommes les Grandes Marées, celles qui déferlent, folles, insoumises, celles qui font peur, la nuit. Nous sommes le torrent qui quitte son lit, les dingues mangeuses de digues, la lave qui déboule, les bouleversements ! Nous sommes les femmes amoureuses ! Hahahaha... Et j'entends leurs éclaboussements de rires.

La falaise reste impassible :

- C'est toujours la même chose, avec les marées. Elles prennent régulièrement leurs grands airs, mais elles ne sont pas méchantes. Je les supporte. J'ai de la roche, l'immuable certitude. Je t'ai accueilli, Romain, ne me fais pas défaut. Tu as trouvé dans mes flancs, la maternelle sécurité. Dans mon ventre, la chaleur nécessaire à ta survie. Je t'ai protégé.

Les mouettes :

- AH-AH ! Romain ! Romain ! Tu es né libre, tu mourras libre. Tu es déjà loin d'eux, loin de leurs bassesses. Envole-toi, Romain. AH-AH !

Et j'entends la nuit, le vent soudain calme caressant doucement les étoiles aux yeux fermés, discrètes étoiles de mes nuits.

Je n'entends plus que les vagues courageuses, si proches. Je plonge !

«Que tes fils sont forts et tendres,
C'est vraiment de beaux gars.
C'est plaisir à les entendre
A qui chantera.
Dans huit jours on va t'les prendre,
Giroflé-Girofla:
L'corbeau les mang'ra. L'corbeau les mang'ra.»

Oh, petite araignée, tu n'imagineras jamais le bruit assourdissant des fusils enragés. Un couloir de plomb. Une rangée de crachats de feu. Toutes ces balles qui m'effleurent. Je suis un oiseau de vent, une idée, un mouvement.

Tirez, vaillants défenseurs de l'ordre et de la loi ! Défendez votre honneur, bafoué par un sauvage, plein de vermines. Tirez et visez juste. Eteignez la petite flamme vivante de ma résistance. Car le danger est là, que mon refus fasse tâche d'huile.

Le bruit des fusils crépite, se répercute le long de la falaise, résonne dans toutes les campagnes du pays. Les dizaines de milliers de déserteurs retiennent leur souffle, leurs parents de même, leurs amis, tous ceux qui ont refusé de la faire, qui n'ont pas abdiqué de la vie !

Au plouf final de ma trajectoire, les villageois rentrent-ils chez eux ? Combien se réjouissent de la curée ? Combien ont-ils secrètement honte ? Parviennent-ils à l'exprimer ? Et les gendarmes dépités cherchant querelle aux habitants.

«Oui, la patrie est une baliverne,
Un sentiment doublé de lâcheté.
Ne deviens pas de la viande à caserne,
Jeune conscrit: mieux te vaut désertier.»

L'eau froide me fouette. Romain, tu vas mourir, enfin ? Ce que les balles n'ont pu faire, l'eau le réussira ?

Ce que j'ai vécu, tu ne vas pas me croire. Laisse-moi te le raconter pourtant.

Je coule, je dérive, je bois la Manche... et puis, j'aperçois quelqu'un qui me fait des signes, depuis une barque. Dans la nuit noire, je ne le reconnais pas, je sens des mains fermes qui me tirent, je vois des yeux. La femme-poisson ? On enlève mes vêtements, mes sabots, on les jette par-dessus bord. Tu sais qu'on les retrouvera au matin sur la grève. Les gendarmes ont du rigoler : - Ben dis donc Fernand, on l'a quand même eu, c'fumier ! Les poissons ont du se régaler. Allez, on remballé. Il nous en a donné du fil à retordre, ce chameau.

Ensuite, je me souviens d'un feu éclaboussant. La femme-poisson, m'emmène chez elle... me soigne, me sèche, me nourrit, m'allonge sur de la paille chaude. Le feu occupe toute la pièce. Je dors dans le feu. Je tremble. Et puis, dans mon délire, des sensations inconnues... souffles, éclairs, mains pénombres, halètements, langue avalée, bras enroulés, feu... l'inconnue dévoilée, feu... pour moi, c'est la première fois... rythmes brusqués, mains immenses et glissantes, hésitantes, crispées, heurt, froissement, feu... strié de cheveux défaits, des flammes dans les yeux et puis un cri.

Et puis plus rien.

Le vent, l'eau, le feu, la chair...

Au matin de cette nuit d'octobre 1812, je dois fuir Etretat, comme un paria, pour éviter l'amende collective au village. Depuis, j'erre dans la France napoléonienne à la recherche de moi-même. Renié. Avec les bandes de déserteurs, nous attaquons les convois de conscrits, pour les libérer. Nous attaquons les percepteurs d'impôts qui saignent le petit peuple pour financer leurs guerres. Nous brûlons les papiers d'identité. Personne ne connaît personne. Pas de projet. La survie. Je suis un autre. Né une deuxième fois. Inconnu, sans feu ni lieu, ni attache, ni famille. Sinon celle de tous les bannis. Où est mon père, que lui ont-ils fait ?

«Les fusillés, les affamés
Viennent vers nous du fond du passé
Rien n'a changé, mais tout commence
Et va mûrir dans la violence.» (bis)

Je n'existe plus. Petite araignée, la nuit, je compte les étoiles, le vent seul me délivre de ce poids dans mon ventre, alors je dois marcher, marcher, marcher encore, fuir, marcher à l'encontre de ma nuit noire, à la rencontre de toute cette année passée en compagnie du vent, de la roche... et de toi. J'ai la nostalgie de tes pattes fines et de ton silence.

Je sillonne la France, je ne m'arrête pas, taciturne, hagard. Je marche forcé, je marche à tue-tête, je marche après marche en colimaçon. Chaque nuit, je revis toute cette année noire, où les parois de ma caverne m'ouvraient sur l'océan. La femme-poisson m'attend, peut-être ? Je n'entends pas son appel... mais ses griffes sur mon dos, ses yeux affolés, son souffle dans ma tête...

Je marche à l'envers, mon errance n'a pas de poids, de trace, d'histoire. Je n'existe plus. Depuis dix ans. Après l'empereur, ils ont remis un roi. Mais pour le hors-la-loi, pas de prescription.

Et me voilà de retour à Etretat, dans notre caverne, petite araignée. Tu es toujours là. La boucle est bouclée maintenant. Je suis rassuré. Comme toi, j'ai déroulé un fil, celui de ma vie qu'a basculé parce qu'un jour j'ai refusé de la faire. Comme toi, j'ai vécu mal aimé.

Dix ans à retourner d'où je viens. Comme c'est calme. En bas, c'est marée basse, les galets luisent de toute leur force. Ils roulent pour l'éternité. Peignent la mer, freinent son élan, donnent une réplique dentelée aux vagues... crissent de plaisir quand celles-ci les caressent. Les galets, en livrée bleutée le long de la côte qu'ils bordent pour qu'elle s'endorme bien. Les mêmes galets qu'il y a dix ans. Qui m'appellent :

- Romain, viens donc t'allonger sur nos rondeurs. Tu te reposeras. C'est fini, maintenant.

Tu vas me manquer, petite araignée. Adieu, je saute !

Certains ont reconnu Romain durant les émeutes de juillet 1830, à Paris. Il descend de la Croix-Rousse, à Lyon, en 1831, bras-dessus bras-dessous avec les travailleurs de la soie, en chantant: «C'est nous les Canuts, nous allons culs nus !». En février 1848, il défend une barricade, dans le faubourg Saint-Antoine de nouveau insurgé. Plus tard on le verra encore, en mars 1871, fraterniser avec les lignards, et crier «vive la Commune !»... en mai, pendant la semaine sanglante, il se cache avec Eugène Pottier, qui écrit l'Internationale, et lui inspire le couplet: «... Et s'ils s'obstinent ces cannibales, à faire de nous des héros, ils sauront bientôt que nos balles, sont pour nos propres généraux». En 1917, il est de ceux qui refusent de continuer la boucherie. Il paraît que c'est lui l'inconnu qui a écrit la chanson de Craonne: « ... car si vous voulez faire la guerre, payez-la de vot' peau ! » En 1919, mutin de la mer noire, en Ukraine, il salue les cosaques de la liberté et leurs drapeaux... « qui sont noirs de notre peine, qui sont rouges de notre sang ». Aux cerises de juillet 1936, il fait un crochet par Saragosse, en Espagne, pour dire aux copains, qu'il y a longtemps, il a refusé d'y venir en conquérant ! Pour lui, on compose ce refrain: «Dame tu mano, companero, y presta me tu corazon...» Dans le djebel, en 1958, il a vingt ans dans les Aurès, refuse de torturer des Algériens, déserte, fredonne: «Tant qu'on f'ra des militaires, soit ton fils, soit le mien, on n'verra par toute la terre jamais rien de bien. On t'tuera pour te faire taire, par derrière, comme un chien, et tout ça pour rien, et tout ça pour rien.». Boris Vian lui dédie son «Déserteur»: "Refusez d'obéir - Refusez de la faire - N'allez pas à la guerre - Refusez de partir.» On le retrouve sur les barricades de mai 68 qui sourit aux murs prometteurs: SOUS LES PAVÉS, LA PLAGE... de galets, bien sûr ! C'est en pensant à lui que Ferré chantera: «Pour tout bagage on a vingt ans, on a des réserves de printemps, qu'on jetterait comme des miettes de pain, à des oiseaux sur le chemin. Quand on aime, c'est pour toute la vie...» Certains prétendent même l'avoir vu en Grèce, durant les émeutes de Noël 2008.

Ce chant est entonné partout, sur tous les airs de la révolte, recouvrant les bruits de canon, au beau milieu des rues, avec les paroles universelles des insoumis, qui chantent pour se donner le courage de dire non à la guerre... à toutes les guerres !

« Mais notre règne arrivera

Quand votre règne finira. (bis)

Nous tisserons

Le linceul du vieux monde,

Car on entend déjà la révolte qui gronde.

C'est nous les Canuts

Nous n'irons plus nus."

Fin ?





Collectif 1984
www.collectif1984.net
1984@skynet.be